

musique composée ou arrangée en vue de telles dispositions, rendraient des effets d'une ampleur absolument imprévue. Inutile aussi de répéter en double des jeux de timbre analogue, jeux forts et jeux doux, attendu que, grâce à des chambres expressives spécialement construites en vue de ce résultat les mêmes jeux peuvent représenter selon l'occurrence tous les degrés de puissance depuis la force maxima, assurée au moyen d'une forte pression de vent, jusqu'au pianissimo des lointains évanouissants.

Dans les conditions que je viens d'exposer, l'orgue de théâtre ne serait donc ni si encombrant, ni si difficile à placer qu'on veut bien le dire. Au théâtre actuel, la meilleure place serait sans doute contre le mur de la scène, intérieurement, et le plus près possible du rideau, — la console des claviers étant à l'orchestre et la soufflerie n'importe où. Il y a presque toujours là des logettes, des vides dont on profiterait. Au pis aller, on établirait, au-dessus de hauteur d'homme, une étroite tribune en balcon, et pour prendre moins d'avancée, on pourrait superposer les deux sommiers en deux étages. Dans un théâtre neuf, par exemple dans un théâtre construit suivant la donnée dite *Wagnérienne*, et qu'on me permettra d'appeler simplement *logique*, c'est-à-dire avec l'orchestre invisible, l'orgue pourrait encore occuper la même position, mais il serait sans doute préférable de lui en chercher une autre plus rapprochée encore de l'orchestre, en profitant de la liberté d'allure que laisse une situation intacte et un plan tout neuf à dresser.

Ainsi que le conclut dans sa lettre au *Monde Musical*, l'éminent professeur du Conservatoire, M. A. Lavignac, « il s'agit de décider les directeurs de théâtres à faire construire des instruments dans « ces conditions : les compositeurs sauront bien les « utiliser. » Si donc, l'idée étant accueillie, les compositeurs se laissant tenter par les merveilleuses ressources que l'introduction de l'orgue à l'orchestre mettrait à leur portée et les effets inédits qu'ils pourraient en obtenir, nos impresarii se refusaient à donner satisfaction à ce nouveau besoin de l'art et des artistes, ils auraient à chercher pour excuser leur opposition routinière, d'autres objections que celles auxquelles je crois avoir répondu d'avance....

C. DELON.

Une Nouvelle Fabrique d'Orgues

Dans notre dernier numéro, nous avons mentionné en quelques lignes la création à Halluin (Nord) d'une nouvelle maison pour la construction des grandes orgues d'église, dirigée par MM. J. Bourcet et Cie.

Depuis, nous avons eu la bonne fortune de visiter cette installation, et nous pouvons aujourd'hui en parler plus longuement.

Halluin est une importante bourgade de 46.000 habitants, comme on en voit beaucoup dans toute la région industrielle du Nord. Elle possède de nombreuses fabriques de l'industrie textile, toutes vastes constructions d'où émerge la haute cheminée qui vomit l'épaisse fumée noire et autour desquelles viennent se grouper les petites maisons rouges de l'ouvrier, reluisantes de propreté, égayées par un petit jardinet qui augmente le bien-être de la famille en lui donnant sa part du produit de la terre.

Et la comparaison s'impose de ce qu'était la France des siècles passés avec son château féodal abritant la puissance du seigneur belliqueux, vivant au dépens du paysan taillable et corvéable à merci, et la France d'aujourd'hui où les véritables titres de noblesse portent le sceau du travail et où l'ouvrier devenu libre s'est élevé du rang de serviteur à celui

de collaborateur, grâce à son intelligence et à son industrielle activité.

Halluin est la dernière station française de la ligne de Paris à Ostende. La proximité de la frontière belge y fait la vie très bon marché pour l'ouvrier qui, tout en étant moins payé que l'artisan des grandes villes trouvera un égal profit, par suite des économies qu'il réalisera dans son ménage. Halluin est également desservi par le service de trains tramways d'Armentières et par les eaux de la Lys qui relient toute la région au bassin de l'Escaut d'une part, et de l'autre aux grands centres français.

On comprendra facilement tout l'avantage qu'un industriel intelligent trouvera à s'installer dans un tel pays. Déjà les facteurs de pianos, avaient compris tout ce qu'une installation à Paris a de coûteux sans aucun avantage appréciable et peu à peu ils ont transporté leurs usines en dehors de l'enceinte fortifiée.

La même considération s'impose aujourd'hui pour la facture d'orgues. Nous devons lutter avec la fabrication étrangère, non seulement en France où elle est à vrai dire peu dangereuse, mais encore et surtout chez nos voisins, en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, en Suisse, en Italie, et pour faire triompher nos marques françaises, il ne suffit pas uniquement de les imposer par leur valeur artistique, mais encore il faut pouvoir les livrer à des prix acceptables.

C'est cette pensée qui a guidé MM. J. Bourcet et Cie à établir leur fabrique dans les conditions les plus favorables et il faut avouer qu'ils y ont pleinement réussi.

Les ateliers de la nouvelle maison sont très spacieux, fort bien aménagés avec tous les perfectionnements modernes. Un moteur à gaz met en mouvement les outils à bois, scie circulaire, scie à ruban, tour, mortaiseuse, dégauchisseuse, raboteuse, dresseuse, etc... qui assurent la rapidité et la régularité du travail. Une cinquantaine d'ouvriers, tous spécialistes dans leur partie, sont déjà occupés à la construction et à la finition des instruments en chantier. Parmi ces ouvriers nous avons reconnu un harmoniste de grand talent qui a collaboré aux chefs-d'œuvre sortis de la maison Cavaillé-Coll.

Toutes les pièces détachées sont construites dans la maison même et selon les traditions de la bonne facture française.

C'est ainsi que des tuyauteurs sont occupés au coulage de l'étain, au polissage et au brunissage des tuyaux depuis les plus petits jusqu'aux plus grands. D'autres percent les sommiers, d'autres s'occupent de la soufflerie, des ébénistes dressent les buffets, des sculpteurs sur bois fouillent le chêne d'où sortira un joli motif de décoration, enfin les monteuses sont dans une vaste salle spéciale capable de recevoir plusieurs instruments de grandes dimensions. Un vaste hangar est adossé aux ateliers pour la réception des bois débités et des grumes.

En un mot l'installation est des mieux comprises, et la production se fait dans des conditions tellement avantageuses, que nombre d'organiers français dont certains faisaient encore venir des matériaux d'Allemagne, se sont adressés à MM. J. Bourcet et Cie pour la fourniture de jeux complets ou de pièces détachées. La nouvelle maison ne pouvait avoir de meilleures références !

Nous, qui avons toujours combattu pour la protection de la facture nationale, sommes heureux d'enregistrer un pareil résultat, et il faut espérer que maintenant le clergé n'aura plus aucune raison de s'adresser aux facteurs allemands ou belges pour faire, sous un faux prétexte d'économie, l'acquisition d'un instrument d'un goût parfois douteux et d'une fabrication toujours défectueuse.

Pour répondre à tous les besoins de sa clientèle, MM. J. Bourcet et Cie ont créé, en outre, une succur-

sale à Lyon déjà en pleine activité et dans quelques semaines en ouvrira une autre à Paris. De cette façon la maison pourra continuer, malgré son éloignement, à s'occuper de l'entretien des orgues qu'elle aura installées.

Encore un mot, pour répondre d'avance aux insinuations qui ne manqueront pas de se produire et pour éviter toute confusion avec une fabrique voisine : la maison Bourcet et Cie a été fondée avec des capitaux français et elle est uniquement dirigée par des Français.

Eglise Notre-Dame de Valenciennes

Les amateurs de musique religieuse ont eu la bonne fortune d'une remarquable audition donnée à Notre-Dame, mardi dernier, par M. Mahaut, 1^{er} prix d'orgue et de composition du Conservatoire de Paris, organiste de St-Vincent-de-Paul, Professeur à l'Institution des jeunes aveugles.

Le programme très éclectique, comprenait des œuvres de Bach, Widor, Ad. Marty, Lemmens, Maily, Th. Dubois, Salomé, Saint-Saëns. Entr'autres numéros : *L'Entrée, final de la 4^e symphonie* de Widor, exécutée avec une fougue magnifique, a fait éclater toute la magistrale puissance des orgues.

Par contre, dans *Angelus du Soir, Pâques fleuries, Méditations*, l'artiste absolument maître de l'instrument en a tiré des mélodies admirablement douces et colorées.

Pour finir, dans : *Préludes, fugue, variations et toccata*, M. Mahaut a mis en œuvre toutes les variétés de son talent, et a fait ressortir avec une virtuosité et une souplesse merveilleuses les inépuisables ressources du grand orgue électro-pneumatique construit par la maison Merklin.

(L'Impartial du Nord).

L'ART MUSICAL AUX ÉTATS-UNIS

Le vieux monde sait aujourd'hui plus que jamais, le développement considérable pris par les États-Unis en moins d'un demi-siècle.

Dans ce court espace de temps, cette nation a créé de toutes pièces une industrie qui satisfait à ses propres besoins, et elle vient de s'affirmer comme puissance militaire d'une valeur incontestable.

Il est cependant un point sur lequel l'Amérique est restée tributaire de l'Europe, en dépit de tous ses efforts pour obtenir une situation indépendante.

C'est la musique !

Notre confrère le *Musical Courier* de New-York vient de publier un numéro spécial de grand luxe qu'il intitule *édition nationale* (!) et dans lequel il se lamente de tout l'argent que l'Amérique paie à l'Europe pour son éducation musicale. Il estime qu'en un an les Yankees dépensent 7 millions de dollars, tant pour entretenir chez eux des artistes européens, que pour aller eux-mêmes en Europe y apprendre la musique.

Il est vrai que dans ce chiffre, le statisticien comprend non seulement la somme payée directement aux professeurs, mais aussi le prix des pensions, de l'entretien, et des voyages des élèves, et de leur famille !

Ces 7 millions de dollars, doivent comprendre également, les toilettes de ces dames, et les fantaisies de ces messieurs, si bien qu'en résumé, on peut compter que les américains dépensent annuellement en Europe 2 ou 3 millions de francs pour y recevoir la pâture musicale.

Les Américains, ou du moins les disciples du *Musical Courier*, avaient pensé que, puisque la

force des dollars permet de mettre sur pied en quelques années des armées et des vaisseaux de guerre capables de couvrir de leur éclat tout l'océan, ils pouvaient également, par le même moyen, se fabriquer une gloire artistique, enfanter des génies musicaux, procréer toute une légion de compositeurs, de pianistes, de chanteurs et de virtuoses. Mais puisqu'il ne peut en être ainsi, ce qu'il faut éviter avant tout, c'est de porter notre argent à ces vils Européens, à ces cormorans qui ne songent qu'à engloutir dans leurs coffres l'or américain et à nous mépriser ensuite. Restons chez nous et fermons-leur la porte; nous possédons maintenant assez de petits Beethoven pour ne jouer que des symphonies américaines; nos pianistes sont assez célèbres pour se passer des leçons de Pugno et de Paderewski, nos ténors n'ont rien à envier à Jean de Roszké...; assez de l'étranger...; au nom de notre drapeau national que pas un dollar ne sorte plus de nos poches!

Une pareille thèse est trop insensée pour ne pas dissimuler un intérêt pécunier des plus méprisables.

Le *Musical Courier* qui gagne déjà beaucoup d'argent avec les artistes américains, espère en gagner davantage encore, et il voudrait bien que, sur les 7 millions de dollars qui vont en Europe, quelques-uns passent dans sa caisse. Il estime qu'il est bien préférable pour un artiste de dépenser vingt ou vingt-cinq dollars pour occuper de son portrait et de ses précieuses qualités toute une page du *Musical Courier*, plutôt que de dépenser la même somme à prendre des leçons auprès d'un professeur qui lui apprendra quelque chose.

La Croisade menée par notre confrère de New-York, ne date pas d'aujourd'hui; nous l'avons déjà signalée ici-même, mais comme elle s'accroît chaque jour davantage, et qu'elle ne peut avoir d'autre résultat que d'étouffer le développement de l'art musical en Amérique, il serait temps d'ouvrir les yeux et de réagir contre cet emportement absolument aveugle.

La France a toujours été la nation hospitalière par excellence, elle possède cependant des compositeurs et des virtuoses de premier ordre, et s'il est une nation qui musicalement pourrait se suffire à elle-même, c'est bien la France! Mais nous estimons que tout en restant français dans notre façon d'être, de penser et de concevoir, l'art ne s'arrête pas aux limites étroites que les peuples se sont données. Aussi, ouvrons-nous largement les bras à tout ce que l'art produit d'intéressant dans le monde entier, notre génie national, et nos compatriotes dussent-ils en souffrir. Nos directeurs des théâtres subventionnés, nos grands chefs d'orchestre n'accroissent-ils pas une place très importante aux productions des compositeurs, allemands, russes, scandinaves ou italiens, alors même que nos compositeurs français conservent dans leur carton des œuvres qui n'attendent qu'une occasion pour voir le jour? L'école belge ne nous envoie-t-elle pas chaque année des violonistes qui se créent à Paris une situation importante?

Notre Conservatoire national de musique ne reçoit-il pas chaque année, à titre gratuit, des élèves de tous les pays du monde au détriment de nos jeunes compatriotes qui marquent le pas devant la porte? Et personne ne s'en plaint, et personne n'a jamais compté combien la France dépensait de son or pour payer ce tribut d'hospitalité à l'étranger.

L'Amérique se trouve, musicalement parlant, dans une situation absolument inférieure. Elle ne possède rien à son actif, elle a tout à apprendre, elle vient à peine de naître, et elle prétendrait s'enfermer chez elle, se boucher les oreilles et ne communiquer en quoi que ce soit avec le monde extérieur. Voilà une bien mauvaise façon de servir ses propres intérêts!

Que les Américains sachent bien que nous serons les premiers à applaudir et à encourager leur développement musical. Le moyen d'y arriver le plus rapidement et le plus sûrement, est de se rapprocher le plus possible du foyer lumineux, de pénétrer nos méthodes, de s'inspirer de notre passé, et de profiter de la science que nous avons acquise après plusieurs siècles d'études.

Il faudrait, pour l'avénir de la musique en Amérique, que toute une génération d'élèves vienne passer dix ans en Europe. Elle y recevrait un enseignement complet, qui lui permettrait à son retour aux Etats-Unis d'asseoir la musique sur des bases solides, puis de la développer, de la faire rayonner et donner un corps et une vie à l'art américain qui en a été jusqu'à présent totalement dépourvu.

Si au contraire on veut emprisonner cet art qui est encore à l'état embryonnaire, si on lui refuse la chaleur et la lumière du soleil, dont il a tant besoin, sa croissance sera longue et pénible, et son existence très périlleuse.

Nous sommes certains qu'il existe encore de l'autre côté de l'Océan, des esprits assez sensés pour comprendre ces vérités; ces esprits seront assez forts pour détourner ceux qui se laisseraient entraîner par un parti qui n'agit le drapeau national que pour servir sa propre cause et lui faire épouser sa querelle, qui n'est en somme qu'une querelle de gros sous.

A. MANGEOT.

P.-S. — Dans le numéro du *Musical Courier* auquel nous faisons allusion plus haut, il convient de signaler une importante étude sur Berlioz par Miss Fanie Edgar Thomas, puis un article consacré aux grands pianistes entendus en Amérique.... Très jolie cette phrase consacrée à Henri Herz: l'autre était une machine de la belle école parisienne vide et faiseur de sottises variations! Le compliment est charmant en lui-même, mais il n'a que plus de saveur, lorsque quelques pages plus loin, on nous entretient du génie extraordinaire, du talent merveilleux de certains pianistes américains qui n'ont que le tort d'être aussi ignorants qu'ignorés.

Sans commentaires n'est-ce pas?

THÉÂTRES

LE LYRIQUE POPULAIRE AU THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — *Les Mousquetaires de la Reine*, opéra-comique en 3 actes, de de Saint-Georges, musique de Fromental Halévy.

D'après l'accueil enthousiaste fait à la reprise des *Mousquetaires de la Reine*, on peut augurer de fructueuses soirées au théâtre des Variétés pour la fin de la saison lyrique. Sans se soucier des critiques de quelques spectateurs, venus avec le parti pris de débiner la partition d'Halévy et se gaussant de l'imbécillité de leurs pères, épris d'une telle médiocrité, le gros du public, non sans sourire de situations étranges et de phrases parfois baroques, a pris grand plaisir aux aventures du pauvre Olivier d'Enragues. On sait qu'il s'agit ici de l'amour de ce jeune mousquetaire pour Athénais de Solange, amour contrarié par les manœuvres déloyales d'Hector de Biron, son meilleur ami, mais dont la constance est finalement récompensée à juste titre. Ajouterai-je que l'action se passe sous Louis XIII?

C'est le 3 février 1846 que les *Mousquetaires de la Reine* furent joués pour la première fois à la salle Favart, dont Basset n'était directeur que depuis peu de mois.

Ce fut un véritable coup de fortune pour l'Opéra-Comique. « Depuis longtemps, disait un journal, on n'a vu un succès se dessiner aussi éclatant que la foudre et déjà brillant comme l'Eclair! »

La Province se montra peut-être plus enthousiaste encore, à tel point que les *Mousquetaires* n'ont jamais cessé d'y jouir d'une véritable faveur; Bruxelles, Vienne, Francfort, Berlin, Leipzig, Breslau montèrent la pièce sans tarder.

La musique d'Halévy méritait-elle pareil engouement? Certes oui, si l'on en juge par les nombreuses pages qui, aujourd'hui encore, quoique présentées dans des conditions insuffisantes, ont paru pleines de charme et parfois même d'esprit.

L'Ouverture est intéressante, variée, d'écriture habile. Le premier acte contient, outre le gracieux air d'Athénais: *Bocage épais*, le beau sextuor de Serment et une gentille petite ronde de nuit. Le second acte est cependant supérieur; j'y apprécie surtout: les couplets chantés par le capitaine Roland, dont le caractère en rapport avec celui de Marcel des *Huguenots*, est fort bien tracé; le joli quatuor: *Nuit charmante* et l'agréable duo qui suit. Enfin, au dernier acte, la romance d'Olivier, bissée avec transports, est empreinte d'un sentiment plein de tendresse, le duo dramatique des deux amants contrastant avec l'entretien du capitaine et d'Hector, d'une note bouffe très réussie, terminent heureusement cette partition qui, élaguée de quelques morceaux défraîchis, ferait encore excellente figure au répertoire.

Si MM. Millaud ne pouvaient nous offrir des artistes de la valeur de Roger, Mocker, Hermann-Léon, M^{lles} Darcier et Lavoye, les créateurs des *Mousquetaires de la Reine*, du moins ont-ils réalisé un ensemble très acceptable, duquel se détache M. Rougon, excellent dans le rôle de Roland de la Bretonnière. Il serait cependant injuste de ne pas tenir compte des louables efforts de MM. Boulo, adroit chanteur, Bianconi, et de M^{lles} Tasma et Boulland.

A. DANDELOT.

N. B. — MM. Millaud donneront le mois prochain deux œuvres inédites: *L'Amour blanc* de M. Lambert et *Lovelace* de M. Hirschmann.

Nouvelles Diverses

Le Monument de Gounod

En 1893, au lendemain de la mort de l'auteur de *Faust*, une souscription fut ouverte pour élever un monument dans Paris au maître regretté.

L'élan fut tel, qu'en peu de jours on atteignit le chiffre colossal de 103,722 fr. 25.

M. Antonin Mercié, fut immédiatement choisi pour l'exécution; surchargé de besogne, l'excellent artiste n'a pu, jusqu'à présent, s'occuper de cette œuvre importante! Cependant, nous avons lu ces jours-ci, dans le *Journal des Débats*, que l'émminent statuaire venait de concevoir son projet: « un génie de la musique au piano devant le buste du maître qu'entourent Marguerite, Juliette et Sapho ». Nous croyons, pour notre part, qu'il y a longtemps que M. Mercié sait ce qu'il veut faire, et nous osons espérer que l'on verra bientôt s'élever au Parc Monceau le monument du grand compositeur français. A. D.

Les exigences de notre tirage nous forcent à remettre à quinzaine le compte-rendu de *Dejanire* de Saint-Saëns, qui a eu lieu dimanche à Béziers avec un énorme succès.

Opéra

La composition de la troupe de l'Opéra ne se trouve pas sensiblement modifiée pour la saison 1898-1899. Signalons seulement à la suite des derniers concours du Conservatoire, les engagements de M. Lallitte qui débutera dans le rôle de David des *Maîtres Chanteurs* et M. Demauroy dans celui de Fernand de la *Favorite*.

LE SAMUD

Clavier muet durcisseur breveté s. g. d. g. Chez tous les marchands de pianos et de musique de Paris et des Départements